

L'ATTITUDE

Une exposition cet été à la fondation Maeght, un livre par Jean Lacouture, bientôt

Si Malraux fascine, c'est qu'il est l'homme d'un mystère. Je ne veux point parler là de « ce misérable petit tas de secrets » qu'il a si bien su protéger — « qu'importe ce qui n'importe qu'à moi » —, non plus que du faux et usé problème de son parcours politique. Non, le mystère est d'une autre importance. Malraux moins le mythe Malraux, que reste-t-il? Reste-t-il même quelque chose? On ne peut s'empêcher d'évoquer à son propos le fameux couteau des surréalistes qu'ils se proposaient d'imaginer sans lame et au manche manquant. Imaginez un Malraux sans Mao et auquel il manquerait Angkor. Imaginez que tombent les fabuleux décors dont il entourait sa vie : les grèves de Shanghai, la sierra de Teruel, la Grande Muraille, la cathédrale de Strasbourg et celle de Brasilia. Ôtez de votre mémoire les grandioses destins auxquels il accrocha un instant le sien : Trotsky, Nehru, de Gaulle. Tous ces chênes abattus que reste-t-il de celui qui, génial saphrophyte, semble vivre de leur sève autant que de leur ombre? Posons-nous la question autrement : l'admiration qu'on lui porte, ou plutôt la fascination qu'il nous arrache, tient-elle à autre chose qu'à la secrète envie que nous ne pouvons nous retenir d'éprouver face à une telle aventure? Le test est révélateur. Car, à l'inverse de ce qui se passe pour le couteau des surréalistes, ce n'est pas le néant que retient notre esprit après s'y être livré, mais l'essentiel.

Avant son œuvre, c'est par sa vie que Malraux nous enseigne qu'« au destin de l'homme, l'homme commence et le destin finit ». C'est par sa vie, de Bentea-Srei à la rue de Valois, que Malraux nous enseigne qu'il ne s'agit de rien d'autre ici-bas que de « transformer en conscience une expérience aussi large que possible ». Peut-être ne reste-t-il rien de Malraux si on lui retire Nehru et Ajanta, Trotsky et Eisenstein, mais il ne resterait rien non plus de nous tous si l'on nous retirait les plus humbles de nos expériences, les plus anodines de nos rencontres. Pour Malraux, l'échelle est autre, voilà tout, elle est celle du siècle. Il ne faut pas chercher ailleurs l'origine de ce faux problème, de ce mystère qui n'a jamais existé.

Mêlé à son siècle, témoin de son siècle, Malraux l'a été, et plus que quiconque. Il a connu à peu près tout ceux qui, au 20^e siècle, ont fixé les formes du monde et le monde des formes. Il n'a pas été l'un d'eux, certes. Il a peu été acteur, certes. Mais au nom de quoi irait-on le lui reprocher? S'il a été un confident, c'est qu'il n'est point de tragédie sans eux et que celle du 20^e siècle suscita le sien. Paulin n'est pas moins important que Titus. Sans lui Bérénice n'existerait pas, mais elle serait inintelligible, et donc vaine, sans celui-là.

« Une vie dans le siècle », certes, mais pas seulement dans le siècle. Et c'est là qu'interviennent tout à la fois l'originalité et le génie de Malraux. Si son point de départ fut sans doute cette pensée de Pascal citée en exergue, s'il fuit le destin, c'est-à-dire la conscience de l'inéluctable, sa route ne cessa d'être un combat contre ce point de départ. Il fut l'un de ces grands navigateurs dont il dit qu'ils savaient d'où ils partaient mais ne savaient pas pour où ils partaient. Malraux n'est pas parti pour, il est parti contre.

C'est dans l'histoire tout d'abord, dans la révolution, qu'il crut reconnaître la force qui déviait le cours du Styx, de la mort et de l'absurde. Mais l'histoire lui laissa l'arrière-goût de vie commun aux abstractions. Puis ce fut dans l'héroïsme, mais c'était lui qui imaginait les sublimes et ultimes dialogues de ceux que l'on allait précipiter vifs dans le rougeolement des locomotives. Et là aussi, cet arrière-goût... Alors ce fut dans les héros. Dans ceux, bien vivants, de chair et de bronze qui, seuls face à l'histoire, lui donnaient forme en le tirant précisément de son abstraction. Mais, parallèlement, il avait retrouvé des allures de Fuite en Egypte aux grands cheminements des foules espagnoles. Il avait interrogé les lointains visages de la koré d'Euthydijos et de la pietà de Villeneuve, et découvert que ces visages niaient par-delà les siècles ce qu'il n'avait cessé de nier. Rien ne changea, sinon

« Une vie dans le siècle », oui, mais si ce siècle est celui, immense, qui commence avec l'homme et au cours duquel l'homme lutte contre « la dérive des nébuleuses », le temps, la mort, l'absurde, contre tout ce qui ne veut pas de l'homme. Et l'art est la sublime et éternelle trace de ce combat. Il en est non seulement la trace mais, en même temps, le fruit et un germe pour que ne s'épuisent les forces de la lutte.

Et Malraux devint conservateur du plus grand musée du monde, du Musée imaginaire. Œuvre immense qui fit, paraît-il, sourire les spécialistes mais que nul spécialiste n'aurait pu écrire. Car, au cours des pages des Voix du silence, et de la Métamorphose des dieux, le lecteur va être entraîné dans l'une de ces étourdissantes danses initiatiques, entre plongées et transes, où lui seront présentés tous les visages que l'homme donna à ses dieux, à ceux de l'Olympe et du Gange, à ceux des

Pour nier le destin :
Passer de l'histoire
à l'héroïsme
puis au héros

Malraux exalte
l'homme éternel

Vivre la
tragédie
du 20^e siècle
au côté des
créateurs

MALRAUX

le 2^e tome de la Métamorphose des dieux. Ah ! Comprendre Malraux...

marais du Yucatan, des forêts du Congo et des montagnes de la Chine, dieux du sang ou de la paix, de l'immobilité ou de l'ivresse, de la guerre ou de l'amour, aux dieux des époques sans dieux, dieux de pierres ou de plumes, d'or ou de terre, de pigments ou d'airain. Condition humaine réécrite, roman épique et baroque où se mêlent et se choquent les sites et les siècles et dont les mille héros sont Cézanne et Antigone, Titien et Goya, le Bouddha et la Vénus de Brassempouy, l'effigie stylisée et anonyme d'une monnaie coriosolite et le fusillé radieux du « Trois Mai ». Après le destin de tel homme de notre siècle, c'est au destin de l'homme éternel que s'attache Malraux. Après avoir été le confident des grandes voix de notre temps, il devient lui-même une voix, voix prêtée au silence.

En même temps que l'on devine sa fureur de n'être point Goya, que l'on pressent que lui aussi, peut-être, s'est écrié un jour au Louvre, « et moi aussi je serai peintre », l'on croit sentir que Malraux n'est point conservateur seulement de ce musée imaginaire, mais qu'il est aussi l'auteur de ces chefs-d'œuvre fantômes nés de la confrontation brusque et lumineuse des chefs-d'œuvre réels. C'est par-delà les métamorphoses, certes, que devient possible, de part et d'autre du Styx, un dialogue entre Aristote et les prophètes d'Israël qui ne soit pas un échange d'injures. Et c'est à travers Montaigne que nous pouvons tirer lumière d'une rencontre entre le Christ et Platon. Mais c'est à travers Malraux que naissent la possibilité et l'intérêt de l'insolite rendez-vous d'une sculpture de Picasso et d'une fécondité sumérienne. Il est l'ordonnateur et le seul maître de ces métamorphoses qui rendent possible la rencontre fructueuse de ces « parts inconciliables du passé ». Nul spécialiste n'aurait pu ni voulu écrire ces livres. Nul même n'y aurait songé. Il fallait un romancier pour le faire, car qu'est-ce qu'un musée imaginaire, sinon un roman de l'art? Et il fallait, pourrait-on même dire, que ce romancier fut Malraux. Où veut-on voir une incompatibilité entre le combattant de la guerre d'Espagne et l'auteur des Voix du silence? Il faut avoir tué avec sa cigarette les sangsues des forêts malaises, il faut s'être battu, il faut avoir frôlé la mort et la torture pour obtenir le droit d'écrire que « le musée est un des lieux qui donnent la plus haute idée de l'homme ». Et même pour en avoir la possibilité.

Par-delà les erreurs, par-delà les évidences, par-delà les notes et les intuitions si exactes, nées de longues méditations et d'une grande intimité avec les chefs-d'œuvre, ce qui nous retient au sortir de ces livres n'est pas tant ce qu'ils nous disent que la voix qu'ils prennent pour nous le dire.

Ce n'est pas tant ce qu'ils nous disent sur l'art que le ton qu'ils prennent pour nous parler de l'art. Ton juste, car précisément il tire son origine des champs de bataille et des chambres de tortures. Ce ton est à la même hauteur que l'art. Pour la première fois, l'on ne nous parle pas de l'une des plus hautes activités de l'homme avec la voix que l'on prend pour demander du sel à son convive. Oui, il faut le même ton pour parler de Phidias et du Gréco que pour prononcer le grandiose éloge posthume d'un chef de la Résistance. Car le combat est le même. Après Malraux, toute critique d'art semble mesquine. « Combien de temps faut-il à un écrivain pour écrire avec le son de sa propre voix », demande-t-il? Combien de temps lui a-t-il fallu pour que le son de sa voix se confonde avec celle des dieux dont il nous conte les avatars? Il est vrai que ces choses ne se comptent pas en temps, mais en épreuves. On nous parle d'emphase, de lyrisme exagéré. Mais ne faut-il pas une grande voix pour parler de si grandes choses? Il faut choisir aussi son vocabulaire lorsque l'on a choisi de parler de « la part éternelle de l'homme ». Mais ce ton serait certes trop haut néanmoins s'il n'avait pour but de déboucher sur une philosophie c'est-à-dire s'il n'accompagnait une question. Et bien, évidemment, cette dernière ne sera autre que celle que pose de tout temps la philosophie même. Triple question métaphysique, pratique et éthique. Qu'est-ce que l'homme? Que peut-il faire? Que doit-il faire? André Malraux, fasciné par la première autant que par sa vanité, ne cherche à y répondre qu'en unissant les deux dernières d'abord en une « métapractique » comme disait Emmanuel Mounier, et c'est le Malraux des romans, puis en une métapoétique, et c'est celui des Voix du silence. Il les mêlera enfin dans l'« Opéra fabuleux » tout à la fois historique, esthétique et cosmique que sont les Antimémoires. De même que les formes se dépassent en styles et c'est l'art (métamorphose signifie aussi bien changement de forme que par-delà les formes) de même le destin se dépasse dans l'action et se nie dans la création.

Voici le sublime mystère : les murs de la prison où sont enchaînés ceux qui savent qu'ils vont mourir, ces murs portent traces de chefs-d'œuvre qui témoignent de « l'honneur d'être homme ». « Le plus grand mystère (...) c'est que dans cette prison, nous tirions de nous-mêmes des images assez puissantes pour nier notre néant » — ou notre destin, lui-même réduit à néant, par ce monde de l'homme. Mais perpétuellement renaissant. L'art est lutte avec l'ange. Lutte et non pas victoire. S'il était victoire il n'intéresserait pas Malraux, il n'intéresserait plus l'homme. Seule la lutte conquiert le héros.

« Que l'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes et tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, et, se regardant les uns les autres avec douleur et sans espérance, attendent à leur tour. C'est l'image de la condition des hommes. »
Blaise Pascal

Les "voix du silence" prennent des accents d'oraisons funèbres.

L'art est lutte et non pas victoire. L'homme continuera